

Créer entre amis

Les métamorphoses de l'amitié – 6/6 –

Ce n'est qu'à partir de la fin du XIX^e siècle que des artistes commencent à louer les vertus de l'œuvre collective pour expérimenter de nouvelles façons de travailler

Sur une vieille photographie, dénichée dans un carton poussiéreux ou sur un étal de vide-grenier, deux personnes se tiennent côte à côte. Des connaissances, des parents, des amis ? Sans noms griffonnés au dos du cliché, sans élément à l'arrière-plan pour contextualiser, il est difficile de deviner la relation qui les unit. Une accolade, un regard complice, un sourire esquissé à l'intention de l'acolyte peuvent être lus de nombreuses manières, et laissent souvent le spectateur indécis.

Car si certains signes et codes permettent de reconnaître facilement des amants, qu'est-ce qui, dans l'image que deux personnes renvoient, définit des amis ? De quelle façon, par exemple, les arts visuels se sont-ils saisis de cette question et ont-ils dessiné, peint, sculpté ou filmé les amitiés d'hier à aujourd'hui ?

« Jusqu'au XVIII^e siècle, dans la peinture, il n'y a pas de tradition iconographique liée à l'amitié, contrairement à l'amour ou à la galanterie », relève Dorothee Lanno, docteure en histoire de l'art moderne. Si l'amitié masculine est valorisée sur le plan des idées, elle n'est ainsi que peu représentée ; et quand elle l'est, c'est souvent par le biais d'amitiés exemplaires ou légendaires, à l'instar de celles de Montaigne et La Boétie, peintes dans le but d'édifier le spectateur.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, pourtant, les peintres de genre – ces artistes qui s'attachent à représenter des scènes de la vie quotidienne de leurs contemporains – se penchent peu à peu sur le sujet de l'amitié, et en particulier de l'amitié féminine. Leurs tableaux, reflets d'une nouvelle conception des relations et de l'intimité, représentent le plus souvent des scènes domestiques où deux femmes semblent se confier l'une à l'autre. « C'est la naissance d'une iconographie propre à l'amitié, mais qui emprunte aux codes de l'amour », souligne Dorothee Lanno, puisque cette imagerie passe par une très grande proximité physique entre les deux protagonistes, par une gestuelle de la tendresse, de l'expression de l'émotion, par des jeux de regards. « Certains objets s'imposent aussi, comme la lettre qu'on lit à deux : elle permet de signifier le partage d'intimité, ainsi que le réconfort apporté par l'amie », poursuit la chercheuse.

Nouvelles pratiques

De nos jours, les métamorphoses de l'amitié sont lisibles, par exemple, dans la place et le rôle qui lui sont dévolus au cinéma ou à la télévision. Si les amitiés féminines ont par exemple longtemps joué le rôle de faire-valoir de la relation amoureuse, elles ont aussi été instrumentalisées pour afficher une ouverture de façade : « Les amitiés ont trop souvent servi à ne pas raconter en profondeur les expériences des autres », note ainsi la journaliste Pauline Le Gall dans *Utopies féministes sur nos écrans. Les amitiés féminines en action* (Editions Daronnes, 2022). Une meilleure amie grosse, racisée, en situation de handicap, lesbienne, transgenre a trop longtemps servi à prôner l'inclusivité sans explorer véritablement son histoire, sans lui offrir un véritable arc narratif.

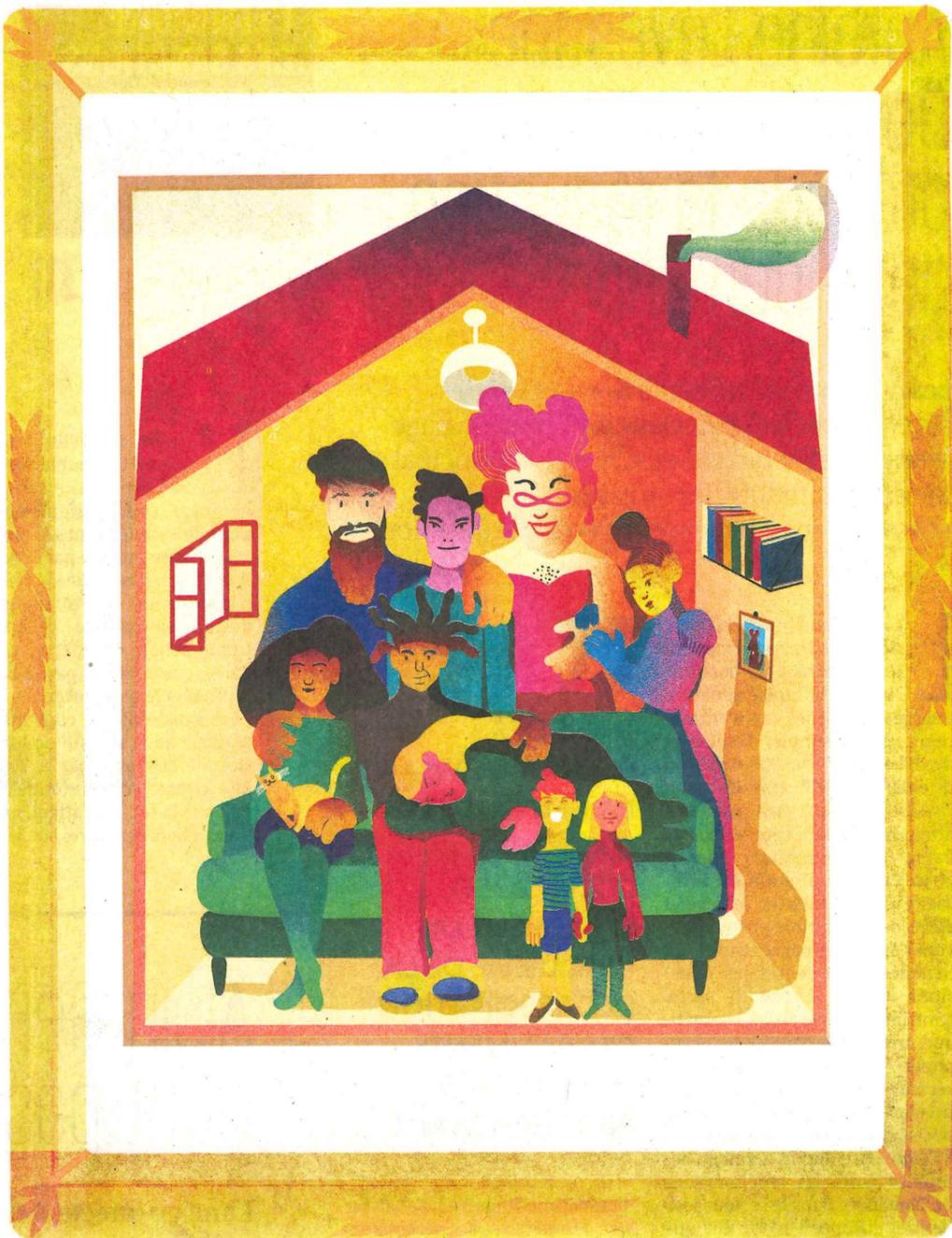
Devenue un sujet en soi et en vogue, en particulier dans les séries – de *Broad City* (2014) à *Insecure* (2016), en passant par *Grace and Frankie* (2015) –, la relation amicale entre femmes permet alors aux personnages féminins de gagner en complexité et en diversité. La réécriture en cours ne concerne d'ailleurs pas que la fiction : le rôle des amitiés créatrices dans l'histoire des arts visuels, trop souvent éludées par une historiographie centrée sur le mythe du génie solitaire, est

aujourd'hui souligné par de nombreux spécialistes. Dès la fin du Moyen Âge, maîtres, collaborateurs, ouvriers et apprentis se côtoient souvent au sein des ateliers et travaillent à plusieurs. Ces relations de travail restent cependant strictement organisées et hiérarchisées selon une division des tâches qui varie avec l'époque, et les collaborations amicales comme celles de Pierre-Paul Rubens et de Jan Brueghel restent rares.

Un changement s'amorce au XIX^e siècle, qui voit naître des regroupements d'artistes (parfois appelés « confréries », comme la Confrérie de Saint-Luc à Vienne ou la Confrérie des préraphaélites à Londres) et ceux-ci se multiplient. Ces artistes peignent côte à côte, rédigent des manifestes, organisent des expositions communes – et se considèrent comme des égaux. L'amitié n'est pas la seule raison pour ces artistes de se regrouper : « De tels collectifs inventent de nouvelles formes, pratiques et sociabilités dans lesquelles s'entremêlent relations affectives et objectifs professionnels, économiques et sociaux », avise Véronique Goudinoux, historienne de l'art contemporain et professeure à l'université de Lille. Par ailleurs, ces groupes donnent rarement lieu à la production d'œuvres à quatre mains ou plus.

C'est avec les avant-gardes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle que des artistes commencent à louer les vertus de la création collective. Qu'il s'agisse de duos, tel celui formé par Matisse et Derain, ou de groupes comme ceux que formèrent les dadaïstes ou les surréalistes, ces artistes vivent, travaillent et expérimentent de nouvelles façons de voir et de créer entre amis. En témoignent des œuvres comme *l'Album zutique* (1871) griffonné entre autres par Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Charles Cros et Germain Nouveau ; ou les célèbres cadavres exquus auxquels se livraient les peintres et poètes surréalistes comme André Breton, Yves Tanguy, Jacques Prévert ou Max Ernst dans les années 1920.

Jean-Jacques Lebel, artiste anticolonialiste à l'initiative du *Grand tableau antifasciste*



CHIARA DATTOLA

collectif, peint à l'automne 1960 avec Enrico Baj, Roberto Crippa, Gianni Dova, Erro et Antonio Recalcati, est depuis longtemps persuadé que ce sentiment est un matériau fécond pour la création. Celui qui n'a cessé tout au long de sa carrière de créer avec ses « amis » y a beaucoup réfléchi. « Paradoxalement, on est beaucoup plus libre quand on fait partie d'un collectif que quand on est seul », explique-t-il. Portés par l'émulation et le jeu entre le « je » et le « nous », les artistes mettent à profit le regard de l'autre pour sortir de leur routine et explorer d'autres facettes de la subjectivité. Mais travailler entre amis est aussi, à ses yeux, un acte politique : « Travailler à plusieurs, c'est aller contre des définitions contraintes de l'art, contre les lois du marché qui préfèrent des auteurs et des styles bien identifiés, faciles à vendre. C'est construire une barricade pour défendre un espace de liberté – la barricade est d'ailleurs un

art ! », explique le co-commissaire de l'exposition *Amitiés, créativité collective*, qui a été accueillie au MuCEM à Marseille, en 2022, et qui se tient au Kunstmuseum de Wolfsburg (Basse-Saxe) jusqu'en septembre 2023.

Véronique Goudinoux, quant à elle, interprète moins la multiplication actuelle des collectifs d'artistes ou des espaces autogérés comme une volonté de travailler entre amis que comme le résultat d'une situation économique dégradée pour ces professionnels. « La grande fragilité de leur statut, celui d'"artiste-auteur" – économiquement et socialement peu protecteur –, pousse les artistes à se regrouper pour tenter de faire évoluer ce statut. » En ce sens, créer ensemble ne procède pas toujours de l'affect ou du désir de mêler les subjectivités, mais aussi de la nécessité. ■

MARION DUPONT

FIN

Elsa & Johanna « Travailler à deux nous offre une réflexivité décuplée »

Elsa & Johanna sont deux amies plasticiennes et photographes françaises. Depuis 2014, ce duo s'installe dans des territoires variés et observe, des semaines durant, les gestes, les attitudes et les relations que tissent leurs habitants. Ce travail d'immersion leur permet ensuite de forger des personnages qu'elles interprètent elles-mêmes devant l'objectif. En résultent des autoportraits fictifs à la fois singuliers et étrangement familiaux.

Votre collaboration est-elle née d'une amitié, ou est-ce l'inverse qui s'est produit ?

Elsa Parra : Nous nous sommes rencontrées par hasard – nous faisons toutes les deux une année d'échange universitaire à la School of Visual Arts, une école de photographie à New York. C'était le jour de la rentrée, et ça a été un coup de foudre amical. Très vite, nous avons tout fait ensemble, dans et surtout hors de l'école. Nous sentions déjà que nous avi-

ons un terrain commun fertile du côté de l'autoportrait, mais sans savoir encore quoi en faire.

Johanna Benainous : Ce qui était une forme d'entente, d'entraide, est devenu une véritable collaboration quand, une fois rentrées en France, nous avons décidé de repartir tout de suite ensemble aux États-Unis pour un projet. Cette fois, c'était très sérieux, il s'agissait de travailler, de produire des images. Cela s'est très bien passé : voyager et vivre ensemble, dans une forme de mouvement commun, a facilité les moments de création à deux.

Justement, comment travaillez-vous à deux ?

J. B. : Nous avons dû inventer notre propre processus créatif, car quand nous avons commencé à travailler ensemble, nous n'avions pas beaucoup d'exemples de duos amicaux autour de nous. Nous avons d'abord dû développer des compétences similaires (être capables de s'habiller, de se

maquiller, de se coiffer, de manipuler la lumière, de prendre la photo) pour pouvoir alternativement remplir chacun de ces rôles. C'était important, d'abord parce que nous avions peu de moyens, et ensuite parce que c'était indispensable à la construction de notre univers commun, ce « troisième œil » qui n'est ni celui d'Elsa ni le mien, mais le nôtre. Dix ans plus tard, cette identité commune existe bel et bien, et nous n'avons plus besoin d'y réfléchir : nous pouvons plus facilement séparer les tâches, et tirer profit de nos différences.

L'amitié est-elle un sujet important dans votre travail photographique ?

E. P. : Pour notre premier projet, les personnages que nous avons créés allaient toujours par paires, et ils étaient liés par une relation fictive. Nous avons notamment beaucoup travaillé sur la thématique du temps qui passe et de la jeunesse – inévitablement, l'amitié

était donc au cœur de nos narrations. Elle peut être signifiée par la gestuelle, ainsi que dans la manière d'être pris en photo : le photographe devient alors lui aussi un personnage, et l'amitié se lit dans la manière qu'a le modèle de poser.

Créer à deux a-t-il été un atout à vos yeux ?

E. P. : La solitude dans laquelle se rétrouvent beaucoup d'artistes peut être difficile à vivre. Travailler à deux nous a permis d'avoir très vite un cadre de travail, de disposer de deux fois plus d'énergie, de nous reposer l'une sur l'autre dans les coups durs, d'encaisser les critiques et de partager les bonnes nouvelles.

J. B. : Et ça nous offre également une réflexivité décuplée : avoir un interlocuteur, un miroir tendu, cela permet de respirer, d'avancer, de se remettre en question, de trouver des solutions. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
M.A. DU.

Site Internet :
<https://elsa-and-johanna.com/>
Instagram :
[@elsa.et_johanna](https://www.instagram.com/elsa.et_johanna)